

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 22 février 1905.

LES Italiens viennent d'échapper, au moins provisoirement, au grave danger d'une grève générale des chemins de fer de toute la péninsule ; mais le gouvernement a dû, selon la parole expressive, mettre les pouces, c'est-à-dire accepter la plus grande partie des revendications des ouvriers et employés et promettre d'étudier sérieusement celles qu'il laissait encore en suspens. Il n'y a pas de doute que cette fois sa promesse ne soit sincère pour un double motif. L'Etat va acheter 2,000 kilomètres de lignes de chemin de fer sur les 10,000 qui constituent le réseau italien. Il ne pourra par conséquent plus dire aux réclamants qu'il est sans action sur les compagnies. D'autre part, les employés des chemins de fer n'auront qu'à reprendre le moyen qui leur a si bien réussi jusqu'à présent, et les mêmes causes produiront les mêmes effets.

— Ils ont du reste inventé une nouvelle tactique très curieuse et qui a pour conséquence d'arrêter presque le trafic sans que le gouvernement puisse rien leur dire, *l'obstruction*. Il y a des règlements de chemin de fer ; mais il paraît qu'il sont faits pour ne pas être suivis : car si on les observait à la lettre, les trains ne pourraient jamais partir aux heures réglementaires. Se basant sur ce fait, qui n'est point à l'honneur des chefs du mouvement, les Italiens se sont mis sur certaines parties du parcours à faire de *l'obstruction*, c'est-à-dire à appliquer inexorablement le règlement. Il en est résulté pour les trains des retards qui arrivaient jusqu'à 180 minutes, et une désorganisation du service tel que rien ne fonctionnait plus ou fonctionnait si mal que les choses ne pouvaient marcher ainsi. D'autre part les chefs se trouvaient désarmés envers des inférieurs qui, le règlement à la main, les forçaient à subir leur propre loi avec toute ses conséquences.

— L'influenza sévit à Rome d'une manière très cruelle. Les sta-